

Tatou

La placeuse, Mme Bellord, paquet de chair croulante, et sourire baveux de proxénète, m’amena, un jour, pour garder mes vaches, une pauvre petite enfant douce, câline et silencieuse, et qui avait des gestes précis et charmants de jeune bête.

— Ça a vu de la misère, cette petite vermine-là, me dit Mme Bellord, ça a vu de tout !... Vous pourrez la mettre à toutes les sauces...

Bien que Mme Bellord ne se recommandât pas à moi par une harmonie dans l’image, je pris l’enfant. Et l’enfant m’intéressa au point que je ne tardai pas à la délivrer des rudes travaux de la basse-cour. Je l’installai dans la maison, comme on installe un bibelot précieux, un oiseau rare, ou un petit chien, ou un gros chat, et aussi pour le plaisir de contempler ses gestes et ses yeux. Elle allait et venait dans la maison, sans faire autre chose que des gestes et de me regarder. Presque jamais, elle ne me parlait avec sa voix, qu’elle avait, d’ailleurs, un peu rude : elle ne me parlait qu’avec ses yeux, deux grands yeux candides qui, toujours, fixés sur moi, ne me disaient que de l’adoration et de la soumission.

Elle s’appelait Tatou.

Tatou ! un nom étrange et lointain, nom qui sentait la paillote, le bananier et le pamplemousse, et dont elle ne savait d’où il lui venait, ni qui le lui avait donné. Car elle ne savait rien d’elle-même sinon qu’elle s’appelait Tatou !

Je ne puis concevoir encore pourquoi elle s’appelait ainsi, car rien, dans son visage, ne justifiait qu’elle dût porter ce nom étrange et lointain auquel, seules, doivent répondre les petites créatures aux seins de bronze vert, qui, toutes nues, barbotent à l’ombre des palétuviers, par-delà les océans et les mers de feu.

Son visage n’était pas un visage inconnu, c’était un visage de chez nous, quelque chose comme un visage de petite Bretonne qui a vu la tristesse des bois de pins, les grèves qui pleurent et les pardons dans la lande. Mais elle ne savait pas ce que c’est que les bois de pins, les grèves, ni la lande. Car elle ne savait rien, sinon qu’elle s’appelait Tatou !

D’où elle venait ? Elle ne le savait pas, non plus.

Elle se souvenait – et c’était, en elle, incomplètes et fuyantes images – d’avoir été conduite, toute petite, d’avoir grandi – oh ! si peu ! – dans de très vieilles maisons, dont elle ne pouvait pas m’expliquer si c’étaient des prisons ou des hospices. Elles étaient pleines, ces maisons, de petits êtres vagues comme elle, et venus de tous les points de la misère humaine. Il en mourait beaucoup. Chaque jour, on voyait de menus cercueils cheminer parmi les cierges tremblants et les monotones prières, vers le cimetière. Chaque nuit, dans les salles, du fond des lits blancs, de petites âmes s’envolaient. Mais il en arrivait d’autres, il en arrivait toujours et de partout, avec de petites mains pâles, de grands yeux fanés et des faces de souffrance. Jamais les lits ne chômaient, non plus que les cercueils... Et les croix de bois noir se serraient de plus en plus dans le cimetière. Dans ces maisons, il y avait aussi des femmes au visage de cire, des femmes sévères, dont les longues robes noires traînaient sur les dalles, et dont les coiffes blanches battaient sur leur front, et dont les lèvres étaient desséchées par le souffle continu des oraisons, ainsi qu’une plate-bande de fleurs par le vent de Nord-Est. De ces grandes maisons où, jour et nuit, l’on entendait les sons des cloches, de leurs couloirs nus, de leurs cours claustrées, de leurs charmilles en terrasse, de leurs salles aux murs de pierre grise, de leurs chapelles, qui avaient gardé un peu de terreur, mais de terreur vague, comme ses souvenirs, de terreur brouillée comme les visages que ces souvenirs évoquaient en larmes.

À force de l’interroger, je finis par comprendre encore que, sortie de ces maisons très vieilles, elle avait été, dans des familles, employée à des besognes répugnantes et trop lourdes pour ses bras débiles. Ici, elle avait été souillée par des vieillards ; là, battue par d’affreuses mégères. Mais elle n’avait gardé dans son âme, ni la tache des souillures, ni la haine des coups. Rien ne mordait sur le cristal pur de son âme.

* * *

Au bout d'un an, Tatou s'ennuya. Quelquefois, je la surprénais en train de pleurer.

— Pourquoi pleures-tu ? lui demandais-je.

— Parce que je suis triste.

— Et pourquoi es-tu triste !

— Je ne sais pas...

— C'est que tu ne m'aimes plus, Tatou !

— Oh ! si !... oh ! si !... Je vous aime bien. Mais j'aime bien aussi mon pays !...

— Ton pays ?... Comment peux-tu l'aimer, puisque tu l'ignores ?

— C'est peut-être pour cela que je l'aime... Je voudrais y retourner...

— On ne peut pas retourner là d'où on n'est peut-être pas venu...

— Si, si... Et c'est pour cela que je suis triste... et c'est pour cela que je pleure...

Un jour, elle me dit encore :

— J'ai rêvé, cette nuit, de mon pays...

C'est un pays tout blanc... tout en ciel, et en musique... Laissez-moi partir...

— Mais où iras-tu ?

— J'irai devant moi, vers l'Orient, jusqu'à ce que je trouve mon pays...

J'essayai de la distraire ; je lui donnai des rubans et des étoffes ; je lui donnai une chèvre blanche, dont le poil était doux comme de la soie... Mais elle ne toucha ni aux rubans ni aux étoffes, et elle égara la chèvre, un soir, dans le bois.

Tatou dépérissait. Ses gestes se saccadaient, ses grands yeux candides s'emplissaient de fièvre. Elle s'alita.

J'étais désespéré.

Une nuit que je la veillais, elle prit ma main et me dit d'une voix faible, d'une voix mourante :

— Vous êtes bon de m'avoir laissé partir... Voilà plus de deux mois que je marche, que je marche, que je marche... vers mon pays...

Il n'y avait plus de fièvre dans ses yeux... Ses gestes avaient recouvré leur grâce précise et charmante... Mais je sentais que c'était la fin de cette petite vie. Je voulus ramener les couvertures sur son corps, et je lui caressai le front.

— Ne parle pas, Tatou... Cela te fait mal... Endors-toi... lui dis-je.

Mais elle ne m'obéit pas, et elle reprit d'une voix encore plus faible, et pure comme le souffle de la brise dans une nuit d'été sur une fleur.

— Vous êtes bon... et je vous aime bien... Je croyais que je n'arriverais jamais... Je me sentais lasse !... Pensez donc ? Depuis deux mois que je marche, jour et nuit... vers mon pays !...

Mais, hier, j'ai entrevu, là-bas, mon pays... Encore quelques minutes, et je serai arrivée !... C'est un beau pays, allez... Il est tout blanc... et l'on n'en voit pas la fin... Comme je serai bien, là !...

J'avais le cœur brisé et prêt à défaillir :

— Tatou !... Tatou !... implorai-je... Ne parle pas ainsi...

— Il est tout blanc !... fit Tatou. Oui. Enfin... je suis arrivée !... je...

Sa tête roula sur l'oreiller.

Elle était morte, sans un cri, sans une plainte. Seulement, j'avais senti dans sa main, qui tenait ma main, comme une légère secousse, la secousse de la mort qui passait.